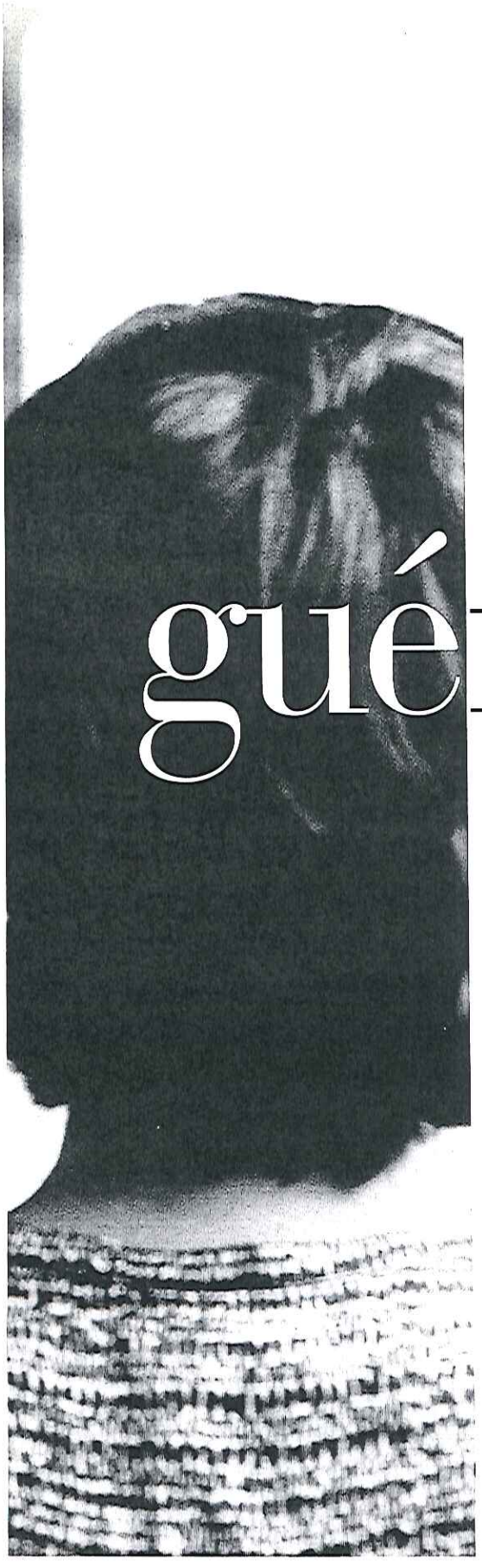
BERNARD BLANCAN

"Nous sommes tous des guérisseurs"

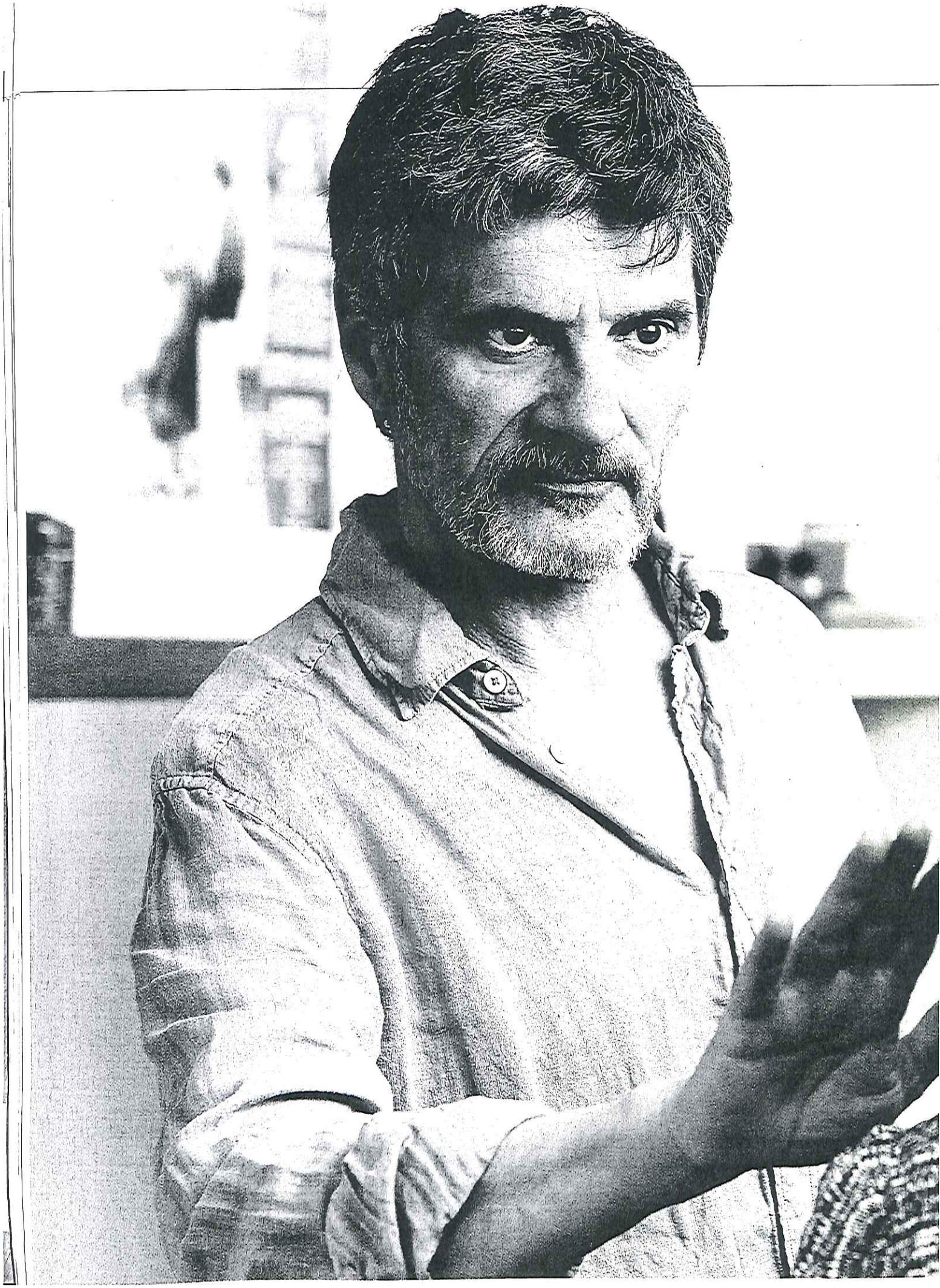
On le connaît acteur. Il s'est découvert sourcier et guérisseur. Réfutant tout don ou pouvoir magique, il assure que c'est à la portée de chacun de nous. Rencontre avec un esprit cartésien ouvert à l'inconnu.

Par **Djénane Kareh Tager**



Bernard Blancan chez lui, à Paris. "Est-ce ma main qui vous soigne ou vous qui vous autoguérissez ?"

Photo : Pascal Ito pour CLES



Quand, ayant épuisé tous ses arguments théoriques pour vous convaincre, Bernard Blancan approche sa main à six ou sept centimètres de votre épaule, vous vous figez. Il ne vous touche pas, il ne vous effleure pas, mais cette main, vous la « sentez ». C'est d'abord un fourmillement, puis une chaleur. Un poids. Il recule : « Ce que vous avez ressenti, je l'ai ressenti aussi. Le même fourmillement, la même chaleur. J'ai eu, comme vous, la sensation d'être en toucher, alors que nous ne l'étions pas. »

« Comment faites-vous ? » C'est la question qu'il attend. Celle qui le taraude depuis ce jour de 2006 où il s'est essayé sourcier, puis guérisseur. Rien ne l'y prédisposait sinon, admet-il, un vague intérêt pour « le domaine de l'étrange ». Comme beaucoup de monde, sans plus. Il était bien assez occupé par sa carrière de comédien – c'est l'année où il recevait le prix d'interprétation masculine au Festival de Cannes, conjointement avec ses compères du film « Indigènes », Jamel Debbouze, Samy Naceri, Roschdy Zem et Sami Bouajila. L'année, aussi, où il faisait la connaissance de son père biologique. « Il venait de se découvrir sourcier. A notre deuxième rencontre, nous étions à Pau, il m'a mis ses baguettes entre les mains. Nous avons marché, elles se sont mises à bouger. De retour à Paris, j'ai essayé tout seul. Ça a encore fonctionné. »

"POURQUOI PAS ?"

Cet esprit cartésien, un peu sceptique, qui se dit « en doute permanent », s'empare de l'affaire à bras-le-corps. « Comment font-elles ? » s'interroge-t-il devant ses baguettes. Il multiplie les expériences, avec des baguettes classiques en coudrier, anglaises en cuivre, et même en PVC. Il s'essaye chez un couple de retraités : « L'eau est là, à 2,70 mètres de profondeur », leur annonce-t-il. Le vieil homme creuse lui-même le puits. Sa femme envoie chaque jour à Bernard Blancan des photos de l'évolution des travaux. « Il creusait lentement, je passais des nuits blanches. Et si je m'étais gouré ? » A la profondeur dite, l'eau jaillit. Notre comédien rameute ses copains. « Toujours vérifier », répète-t-il. Il leur met des baguettes entre les mains, leur donne le mode d'emploi : « Avancez en vous concentrant sur une question : "Y a-t-il de l'eau sous mes pieds ?" » Et, surprise, ça marche ! « Dans 80 % des cas », précise-t-il. Sa conviction est faite : être sourcier est très banal.

> "JE N'AI AUCUNE CERTITUDE, AUCUNE RÉPONSE ABSOLUE. POUR MOI, LA VRAIE CROYANCE, C'EST CET ÉTAT DE RECHERCHE."

Il « exerce » depuis quelques mois quand une vieille douleur au genou se réveille. Verdict médical : l'opération est inéluctable. Pourquoi a-t-il consulté un guérisseur ? « Je n'y croyais pas, je pensais que c'était du n'importe quoi : que pouvait faire ce pauvre garçon pour mon cartilage abîmé ? » Pourtant, son genou guérit. « Je me suis intéressé au phénomène, j'ai voulu comprendre. » Il a donc essayé.

Premiers essais, premiers succès. Dans le milieu du cinéma, Bernard Blancan se taille une petite réputation et, sur les plateaux de tournage, il n'est pas rare de le voir imposer ses mains. « Certains pensent sans doute que je suis allumé, un peu barré. Peut-être ont-ils raison d'une certaine manière. Beaucoup me sollicitent quand même… » A-t-il un don particulier ? Il éclate de rire. « Mais non. Vous pouvez le faire vous aussi ! Nous sommes tous des guérisseurs. » A l'en croire, le mode d'emploi est enfantin. « La démarche est la même que celle du sourcier. Il n'est même pas besoin d'y croire. Il y a juste deux écueils à éviter. D'abord, le rejet total, sur le mode "je ne veux pas que ça marche parce que ça me chamboulerait trop". Et aussi la croyance totale, façon "je suis un être exceptionnel, et il n'y a pas de doute qu'avec moi, ça va marcher". L'état d'esprit idéal est celui du "pourquoi pas ?" ».

JETER LE MAL AU SOL

Essayez. L'exercice implique un minimum de concentration. « Pas la concentration forcée, insiste notre guérisseur. Il faut juste être là, dans l'instant, à cet endroit, et faire abstraction du reste. Etre "en état de conviction"… Visualisez le mal, dans le genou par exemple, en surplomb duquel vous posez votre main. Imaginez une enveloppe énergétique, un rayonnement invisible au-delà du corps physique. Touchez cette enveloppe : vous et moi aurons cette sensation du toucher, sans qu'il y ait contact physique. Sans doute créons-nous cette sensation dans notre esprit, mais le fait est qu'elle existe. Donnez au mal une couleur, le rouge en général. Imaginez-le comme une incandescence qui va s'évacuer, voyez-le partir. Visualisez ensuite ce genou qui se répare, les petits vaisseaux, les muscles qui se remettent en état de marche. C'est fait ? L'exercice est terminé. » Enfin, presque. Bernard Blancan y ajoute un geste : il replie sa main, comme s'il se saisissait du mal qui est « sorti ». Et il le « jette » au sol…

Tour de magie ? « Effet placebo, réplique-t-il. Je n'ai aucun pouvoir

magique, vous non plus. Mais chacun a en soi des facultés d'autoguérison – que nous n'activons pas toujours parce que nous avons parfois besoin de la maladie, pour des tas des raisons : que l'on s'occupe de nous, que l'on se pose un peu. Les rituels sont l'équivalent de ce comprimé sucré que je vais vous donner pour combattre votre migraine et qui, effectivement, agira. »

Avec Sami Bouajila dans "Hors-la-loi", de Rachid Bouchareb (2010). Bernard Blancan a été primé à Cannes, en 2006, avec les quatre autres acteurs principaux d'"Indigènes".

Cependant, à force de multiplier les expériences de sourcier et de guérisseur, Bernard Blancan a fini par pousser les portes de la rationalité. Il a imposé ses mains sur une clémentine avec l'idée de la voir se dessécher ; elle s'est effectivement ratatinée beaucoup plus rapidement qu'une clémentine-témoin. Il s'est concentré de la même manière sur une tomate, mais celle-ci était chez un ami ; elle s'est déshydratée alors qu'une tomate-témoin suivait le processus naturel de pourrissement. Il a substitué un pendule à ses baguettes et a cherché de l'eau, non pas sur un terrain mais sur Google Maps ; et il a trouvé l'eau. Il a guéri, à distance, des brûlés. Il aurait pu en perdre son esprit cartésien ; il s'est, au contraire, acharné dans sa quête d'une explication. « Je ne crois pas à la magie, pas plus qu'à ce concept très spiritualiste d'ouverture de conscience que je ne comprends pas : il fait partie du vocabulaire préétabli, prémâché, derrière lequel on se cache pour ne pas essayer d'expliquer. Non, il n'y a pas une élite qui a accès au monde parallèle dont est privé le tout-venant. Je pense, par contre, que les paradigmes définissant le réel vont un petit peu plus loin que ceux définis par la science d'aujourd'hui. Tôt ou tard, les frontières entre science et superstition vont bouger. Sous l'effet de la science. »

"QUELQUE CHOSE EN PLUS"

On entre là dans un autre champ. Celui des possibles, du « quelque chose en plus ». « Je ne vous demande pas d'y croire, je n'ai aucune preuve à vous apporter, dit-il. Mais j'en ai besoin pour travailler. » Son hypothèse est la suivante : la pensée peut envoyer une information, comme elle peut en recevoir. Un « signal » plutôt – mais il utilise ce mot avec des pincettes, par crainte d'une méprise avec l'irrationnel ou avec la magie. Lui, c'est plutôt en matière de physique qu'il réfléchit ici. De physique quantique – celle qui travaille sur l'infiniment petit et sur la « communication » entre photons. « Peut-être, ajoute-t-il, sommes-nous tous, d'une certaine manière, intriqués. Que l'eau, enfouie à des kilomètres de moi, m'envoie un signal pour me dire qu'elle est là ; je réagis alors par de micro-mouvements musculaires inconscients qui font bouger la baguette ou le pendule – parce que ceux-ci ne bougent pas seuls, indépendamment de celui qui les tient. Peut-être aussi que c'est le même signal que j'envoie à votre genou pour lui dire qu'il est temps d'entrer en processus d'autoguérison ? Je m'interroge, je n'ai aucune certitude, aucune réponse absolue. Pour moi, la vraie croyance, c'est cet état de recherche. » ■

CONFIDENCES D'UN GUÉRISSEUR-SOURCIER

Pour voir le documentaire réalisé par Bernard Blancan (Lutin du court-métrage documentaire en 2013) où il raconte son expérience, flashez ce QR code ou rendez-vous sur www.cles.com

La transmission d'un quelconque don ? Bernard Blancan n'y croit pas. Celle d'un savoir, oui. C'est l'exercice auquel il se livre dans son dernier livre, « Si j'étais guérisseur » (Eyrolles, 2014, 112 p., 9,90 €).